

Delphine Denis (dir.), *L'obscurité. Langage et herméneutique sous l'Ancien Régime*. Louvain-La-Neuve (Belgique), Bruylant Academia s. a., collection « Au cœur des textes », 2007. Un vol. de 252 p.

Ce recueil rassemble dix-huit études, chacune desquelles signées par un nom différent. Elles sont réparties en quatre groupes. Le premier (« *Ancrages théoriques* ») en comprend cinq. Dominique Maingueneau, linguiste chevronné, pour ouvrir le défilé, prend pour sujet les « discours constituants » et le « cadre herméneutique ». Vient ensuite Delphine Denis, à qui l'on doit la publication de ce volume, qui examine les approches de l'obscurité dans cette période. Lui succède Claire Badiou-Monferran, qui se penche sur l'obscur statut des noms propres dans les premiers dictionnaires monolingues du français. Puis Stéphane Macé concentre son attention sur les théories rhétoriques de l'amplification. Cette section se ferme avec la contribution de Delphine Reguig-Naya qui décèle, à Port-Royal, la constitution d'une éthique de la clarté française.

Plus courte, la partie suivante (« *Mystères sacrés* ») ne contient plus que quatre textes. Sophie Houdard, d'abord, passe de la « Ténèbre obscure » aux « obscurités de la Mystique, destinées à déjouer les contraintes de la censure. Laurent Susini, pour sa part, s'intéresse aux « clairs-obscur du paradoxe dans les *Pensées* de Pascal. Après quoi Claire Fourquet se donne pour tâche d'élucider l'obscurité des *Psaumes*, tandis que Sophie Hache analyse la question de l'obscurité dans le sermon d'un dix-septième siècle encore en sa première moitié.

La tierce séquence (« *La confusion des signes* »), divisée en quatre comme la précédente, commence par le remarquable exposé de Claudine Nédelec sur les obscurités et jeux de langage dans *Les Jeux de l'incognu*. Myriam Dufour-Maître n'intéresse pas moins par une enquête analogue, mais sur l'abbé de Pure et son roman de *La Précieuse*, où l'obscurité relève de la galanterie. Roxane Roy, moins ponctuellement, confronte la transparence à l'opacité dans les signes des passions. Rien ne pouvait mieux clore cette série, que le travail de Sara Harvey sur les énigmes du *Mercurie galant*.

L'ultime contingent (« *“Illustrer” et commenter* »), comme le premier, contient à nouveau cinq articles. Fabienne Dumontet remonte jusqu'à la Renaissance pour se référer à Marc-Antoine Muret en commentateur de Ronsard et de ses *Amours* dans leur édition de 1553, afin de pouvoir dire « que faire des passions obscures », en même temps que Anna Arzoumanov, de son côté, pour apprendre « Comment éclaircir des textes littéraires anciens » utilise deux éditions à clé de Rabelais. Juliette Nollez s'intéresse au commentaire tel que le pratique Saint-Simon dans ses *Mémoires*, dont elle dégage une « stratégie de manipulation rhétorique ». Mathilde Bombart et Nicolas Schapira s'emploient, pour leur compte, à recenser les « Modalités de l'obscur » dans la *Nouvelle allégorique* de Furetière. On ne se doutait guère qu'il reviendrait à Racine, dont le chant est admiré pour sa clarté, de fermer ce cortège d'écrivains. Mais Gilles Siouffi sait découvrir des obscurités dissimulées sous ses vers, en plus grand nombre qu'on ne croit et jusque dans quelques-uns des plus célèbres.

On a pu constater qu'ici la linguistique prédomine et ne s'adresse qu'aux spécialistes de cette discipline. Cependant la littérature y tient la seconde place, assez importante pour qu'on y prête attention et qu'on en tienne compte dans le domaine de l'histoire littéraire.

Jean-Pierre COLLINET